

ARTICLE

«METTRE DE LA DISTANCE [AVEC LA MALADIE] PAR LA POESIE, L'HUMOUR, L'IMAGINATION»

STÉPHANIE LAGARDE, La Cabina 2017.



Que la vie soit pleine d'imprévus est, avec un peu d'expérience, une chose que tout le monde sait. Que ces imprévus naissent en notre propre sein, de notre propre corps, comme c'est le cas dans ce film est quelque chose de plus difficile à assumer, surtout s'il s'agit d'une maladie contre laquelle nous ne pouvons pas lutter, à part peut-être faire confiance à notre chance.

Voilà ce qui arrive à Ethel, personnage principal de Feu mon corps ! Troisième film derrière la caméra de la française Stéphanie Lagarde que nous pourrons voir à **La Cabina***. La vie d'Ethel reste en suspens le jour où elle est diagnostiquée avec un type de cancer. Quand la narration commence, Ethel entre à l'hôpital afin d'y être traitée. C'est ainsi que débute un voyage émotionnel, qui passe par affronter le monde qui l'entoure jusqu'à l'acceptation de sa propre maladie.

Durant ce périple l'accompagne Elom, un homme plus âgé qu'elle, qui souffre également d'un cancer, il lui servira de guide et de maître nageur .

GERARDO LEÓN

Qu'est-ce qui t'a encouragé ou inspiré à faire un film sur le cancer?

Je me suis basée sur ma propre expérience, il y a huit ans je suis tombée malade. Quand je suis entrée dans ce système, j'ai réalisé qu'il y avait une vie différente de celle qui existe à l'extérieur. Et là, j'ai eu le besoin d'écrire, pas seulement à cause de ma maladie, mais

* La Cabina est le Festival International du Film de Moyenne Durée de València (Espagne).

comme témoin de l'expérience des autres personnes, d'enfants dans certains cas, de personnes de différents âges.



Malgré le drame que tu développes, il y a beaucoup d'humour dans ton film. Il existe un équilibre très délicat entre ces deux extrêmes. Comment l'as-tu abordé?

Dans la vie je suis relativement joyeuse et j'essaie de surmonter les drames avec l'humour, C'est une énergie qui m'encourage à continuer. Dans mes trois films, les situations sont sérieuses, mais traitées par le biais de la comédie, parce qu'il y a des situations qui, vécues au premier degré, deviennent insupportables, comme peuvent l'être la mort ou la maladie. La poésie, l'humour, l'imagination, sont un moyen de mettre à distance, la possibilité de s'évader à travers l'une de ces trois voies.

L'humour est-il nécessaire pour faire face à la maladie?

Ce que j'ai constaté dans les salles d'attente, en écoutant ces femmes que je transpose dans le film, c'est que beaucoup riaient de la maladie, du handicap et de l'image que leur renvoie la société.

Donc j'ai essayé de distinguer cette vision intérieure de la maladie avec la vision extérieure de la maladie. Je me suis ensuite concentrée sur ce cheminement intérieur, parce que l'autre vision est celle des gens qui entourent les malades. En France, cela n'a pas été bien accepté et j'ai été critiquée pour cela, pour cette façon d'interpréter la maladie, on ne peut pas poétiser la mort. C'est un problème que nous avons, les français.



Elom, l'homme qui accompagne Ethel dans cette aventure, dit à un moment donné : «les autres ont peur de la contagion du malheur. Ils ont peur de leur propre mort». Avons-nous peur de la mort? Ton film est-il une manière de comprendre ou d'aborder cette mort?

Toutes les personnes qui ont eu à traverser cette épreuve m'ont remercié pour ce film, me disant dans certains cas de très belles choses. En revanche, pour ceux qui ont eu à les accompagner, cela a été très difficile. Pourquoi ? Parce qu'ils se sont sentis exclus face à une réalité difficile à accepter. C'est pourquoi je me suis appuyée sur la mythologie parce que c'est une histoire que les patients parcourent seuls. Sur ce cheminement intérieur du malade, l'hôpital est traité comme un personnage de plus dans l'intrigue. Je voulais lui donner un poids dans le film. L'hôpital devient le labyrinthe du mythe du Minotaure.

L'une des séquences les plus marquantes du film est celle des séances de thérapie. Comment l'as-tu envisagé dans le tournage? Comment t'es-tu documentée pour cela?

Cela n'a pas été le plus compliqué du film car, en fait, j'ai beaucoup puisé dans la réalité, reprenant ce que j'ai entendu dans les couloirs. Dans le film, nombreux sont les témoignages de femmes basés sur des conversations que j'ai eu avec elles.

Une partie est inventée, bien sûr, mais j'ai tenté de trouver un équilibre entre les deux. Le plus important était, après avoir recueilli ces témoignages, faire que cela paraisse naturel, spontané. Ces scènes de thérapie m'ont également permis de porter à l'écran un groupe de femmes d'origines sociales, religieuses, différentes qui durant ces séances, sont unis par un seul lien celui de la maladie. À cet instant vital, notre quotidien, celle que nous étions, disparaît, il y a une scission avec le reste du monde

À propos de ce que tu me racontes sur les séances, Elom dit qu'il faut être compréhensif avec ceux qui ne sont pas malades, mais Ethel dit que ça lui est égal. On dirait qu'ils ne se soucient pas de ce qu'ils ressentent. Il est intéressant de voir comment tu abordes cet autre facette du patient qui, à un moment, se montre même un peu égoïste envers ceux qui ne sont pas malades. Jusqu'à quel point était-il nécessaire, pour toi, d'aborder cette autre facette de la maladie?

Ethel est profondément européenne, elle est française. Lorsqu'elle arrive à l'hôpital elle n'assume pas sa maladie, elle est dans le déni. Elle refuse d'entrer dans cette dynamique, elle ne veut pas l'affronter, elle ne pense qu'à survivre. Elom, en revanche, est dans l'acceptation de la maladie, il considère qu'il a vécu sa vie. Je souhaitais confronter ces deux approches sans pour autant caricaturer Elom comme « l'africain ». C'est pourquoi il a cette dimension poétique. Elle ne veut pas mourir, Elom va être son guide, son fil d'Ariane, la personne qui l'accompagnera dans cette recherche et dans l'acceptation de ce bouleversement intérieur. Sans l'aide d'Elom elle est, heu un peu conne (rires).



Il y a une image : celle d'une rivière et ses deux rives qui est évoquée tout au long du film. Que signifie-t-elle pour toi et dans le film?

Ce qui m'intéressait, c'est d'exprimer qu'au fur et à mesure du film, les protagonistes se distancient de la réalité. C'est le cas d'Elom, pour qui l'hôpital n'existe pas. Pour lui, l'hôpital est la barque entre les deux rives, celle qui sépare le monde des morts de celui des vivants. Il faut choisir sa rive. Ce que j'ai ressenti, en temps que malade, est que la soumission ritualisée des traitements te fait perdre la notion du temps. Arrive le moment où tu te trouves entre deux mondes, celui des vivants, auquel tu rends visite de temps en temps, et celui des morts, toujours présents. Je souhaitais développer ces deux idées, d'un côté le cheminement intérieur mais également physique de l'hôpital à travers cette fable mythologique du labyrinthe. Mais également traiter du passage d'une rive à l'autre.

Dans le film, il semble y avoir une critique du système de santé français, sa bureaucratie et sa façon de traiter les patients. Parle-nous de cela.

Et bien, ce n'est pas exactement une critique de l'hôpital. Ce qui m'intéressait, encore une fois, c'était la vision du malade. Dans le cas d'Ethel, au début elle a des problèmes avec la paperasse, les codes barres, le système lui semble absurde, mais ce n'était pas mon intention d'en faire la critique. Au bout d'un moment, elle finit même par tisser un lien avec la femme de l'accueil, elles finissent même par devenir complices. Je souhaitais juste transmettre cette solitude, ce qu'elle ressent et rejette face à cette situation nouvelle.



Tu interprètes toi-même le rôle principal de l'histoire. Comment était-ce de construire ce personnage nuancé avec autant de changements de caractère?

Au début je ne souhaitais pas interpréter le personnage. J'envisageais une actrice plus jeune. Mais la directrice de casting a beaucoup insisté. Alors j'ai décidé de passer les essais pour voir si j'en étais capable. Nous avons eu une belle complicité avec Habib Dembélé, l'acteur qui interprète Elom. Et j'en suis arrivée à la conclusion qu'il était mieux que ce ne soit pas une femme trop jeune afin qu'il n'y ait pas de malentendu dans la relation qu'ils entretiennent. Cela reste une amitié romantique, naturelle, sans seconde lecture possible. Au moment d'interpréter le rôle, je l'avais tellement écrit, détaillé, que ça n'a pas été difficile. Il y avait une grande symbiose entre les scènes et l'écriture. Je connaissais bien mon personnage, l'interpréter a été plus facile que de diriger le film.

Dans ton film, tu mélanges la fiction conventionnelle avec des ressources plus proches de l'art vidéo, de la danse et de la performance. Comment as-tu pu harmoniser tous ces éléments ?

Et bien, cela a été très intuitif. À certains moments, comme pour la séquence de butho, ma productrice était derrière moi à me dire, non, non, non ! (rires). Mais pour moi c'était

très important. Au bout du labyrinthe il y a le Minotaure, mais ce labyrinthe est en elle. Il y a rencontre avec sa part animale, son instinct de survie. Je me suis nourrie de situations réelles, pour finalement les exprimer par la danse, cristallisant les sensations d'un processus aussi peu rationnel que sont les émotions. Je sais qu'il s'agit d'une scène compliquée, qu'on l'aime ou la déteste, je voulais l'expérimenter. C'est dans le court et le moyen métrage que nous avons la possibilité de tenter des choses, d'explorer. Il y a une autre scène, dans laquelle Ethel vient de se réveiller de l'anesthésie, que j'ai fini seule chez moi. Je n'étais pas convaincue et j'y ai même ajouté ma fille. Si ça ne tenait qu'à moi je tournerais des choses tout seule, sans argent, mais bon, c'est clair qu'il est nécessaire de travailler en compagnie des autres. (rires)

«J'entends le monde tel qu'il devrait être» dit Ethel dans une autre séquence. Que veux-tu dire avec cette phrase?

Dans cette promenade entre les draps après l'opération, elle sait déjà qu'elle ne pourra pas être mère et qu'elle est mutilée. Ethel entend la voix d'une femme qui lui compte ce qu'aurait du être sa vie sans la maladie. Au début cela devait être «Je vois la vie telle qu'elle aurait du être », je devais projeter des ombres sur les draps. Cette scène impliquait la vue, mais cela a fini par être l'ouïe. J'avais peu de temps, surtout peu d'argent et j'ai dû m'adapter. En écoutant les voix de ces femmes, il y a un abandon, elle traverse ce champs de draps et arrive à l'acceptation de ce que sa vie va être.